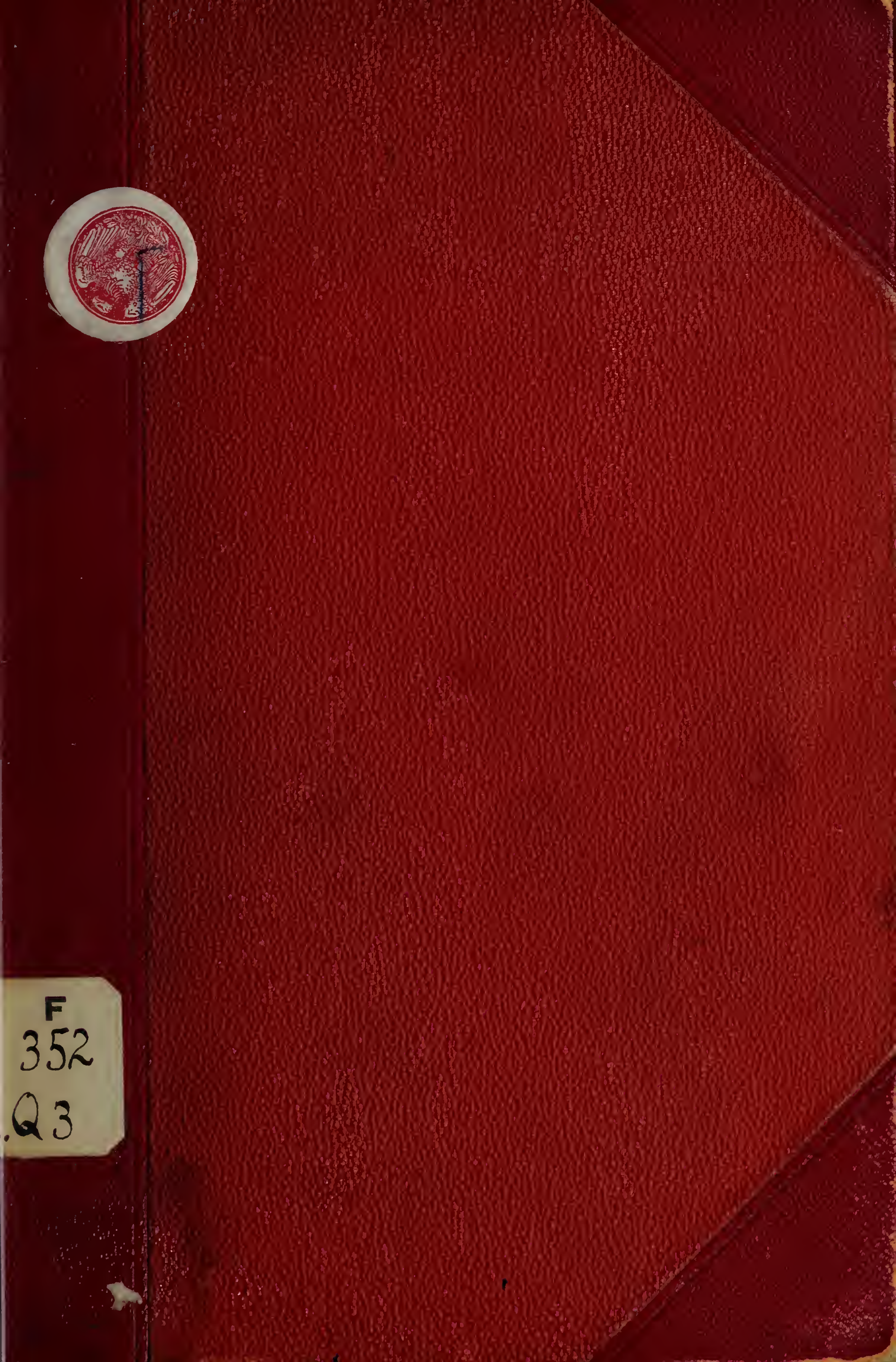
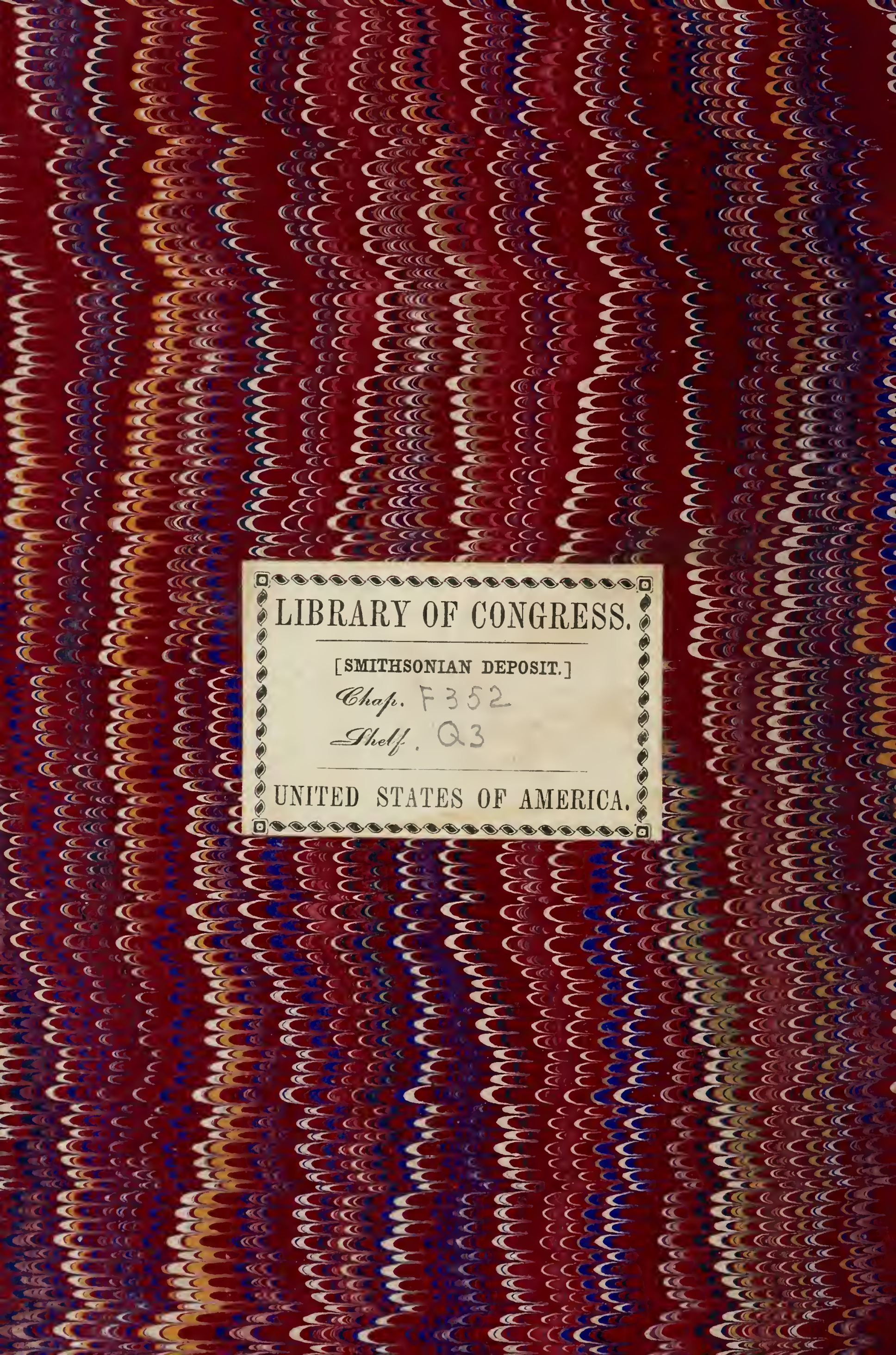
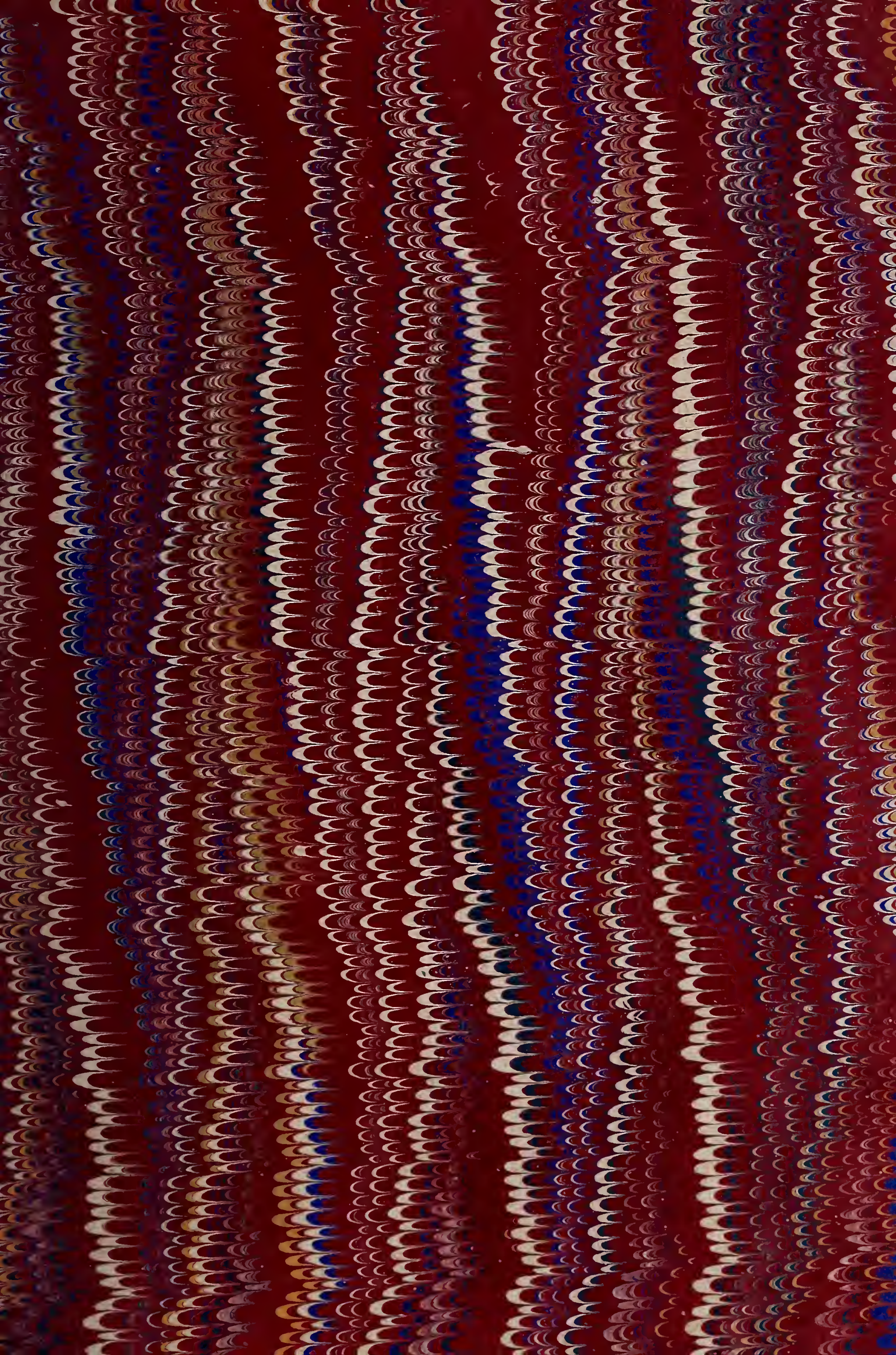

F
352
.Q3


LIBRARY OF CONGRESS.
[SMITHSONIAN DEPOSIT.]
Chap. F352
Shelf. Q3
UNITED STATES OF AMERICA.



200e ANNIVERSAIRE

DE

LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI

PAR

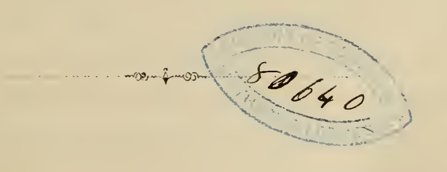
JOLLIET ET LE P. MARQUETTE

SOIRÉE LITTÉRAIRE ET MUSICALE

A

 L'UNIVERSITÉ LAVAL

Le 17 Juin 1873



QUÉBEC

L. H. HUOT, EDITEUR

PROPRIÉTAIRE DU "CANADIEN"

1873

INTRODUCTION.

Depuis un certain nombre d'années, la ville de Québec a vu se célébrer dans son sein quelques-uns des anniversaires les plus mémorables de notre histoire. L'arrivée de Monseigneur de Laval, premier Evêque de ce pays (1659), la fondation du Grand Séminaire de Québec par ce Prélat (1663), du Petit Séminaire (1668),—événements déjà vieux pour nous, qui ne comptons guères que deux siècles d'existence,—ont été l'occasion des fêtes les plus brillantes données à l'Université par les Messieurs du Séminaire.

Personne n'a oublié ces grandes solennités musicales et littéraires, où nous avons vu figurer nos littérateurs, nos artistes, nos orateurs les plus distingués. L'Université seule, par son influence, son dévouement infatigable et son prestige, était capable d'organiser et de mener à bonne fin de pareilles fêtes, qui feraient honneur à de plus grandes villes que la nôtre, et qui sont certainement les plus belles dont le pays ait jamais été témoin.

Cette année nous devons encore à la générosité et à la patriotique initiative du Séminaire la célébration solennelle d'un événement fameux dans l'histoire de la Nouvelle-France, la découverte du Mississipi par Jolliet et le Père Marquette en 1673. Il convenait que Québec ne lais-

sât pas passer ce 200ième anniversaire sans rendre aux hardis explorateurs un juste tribut d'hommages, sans rappeler à la génération actuelle leurs titres de gloire. Dans plusieurs villes des Etats-Unis des fêtes analogues devaient avoir lieu ; Québec, où naquit l'immortel Jolliet, d'où partirent les intrépides voyageurs, Québec n'avait-il pas le premier droit à exercer, le premier devoir à remplir ? L'Université, fidèle à son glorieux passé, s'est chargée généreusement d'acquitter cette dette nationale, en célébrant, dans une fête admirablement organisée, cette mémorable découverte, qui a inspiré à l'historien Bancroft une des plus belles pages de son ouvrage :

" La découverte longtemps attendue du Mississipi allait enfin s'accomplir par Jolliet de Québec, dont l'Histoire ne parle qu'en rapport avec cette excursion qui l'a immortalisé, et par Marquette, lequel, après avoir consacré plusieures années de travaux assidus à établir, à l'extrémité du Lac Michigan, dans d'excellents endroits de pèche, les pauvres restes des tribus Huronnes, entra avec son humilité ordinaire, dans une carrière qui exposait sa vie à des dangers continuels, et dont les résultats devaient affecter les destinées des nations.

" L'entreprise projetée par Marquette avait été favorisée par Talon, l'Intendant de la Nouvelle-France. Celui-ci, sur le point de quitter le Canada, voulut illustrer la dernière période de son séjour en cherchant à connaître si les Français, suivant le cours de la grande Rivière de l'Ouest central, pourraient porter le pavillon français jusqu'au Pacifique, ou l'arborer, côte à côte avec celui de l'Espagne, sur les bords du Golfe du Mexiqne,

" Une tribu de Patawatomis, qui connaissait déjà Marquette comme missionnaire, apprit avec étonnement ce hardi projet. " Ces nations éloignées, lui dirent-ils, n'épargnent jamais les étrangers ; les guerres qu'elles se font entr'elles couvrent les frontières de leur pays de bandes guerrières ; la grande Rivière abonde en monstres marins qui dévorent et les hommes et leurs canots ; les chaleurs excessives y donnent la mort. "— " Je sacrifierai volontiers ma vie pour le salut des âmes," reprit le bon Père ; et la nation docile se joignit à lui pour prier.

" Au dernier village de la Rivière-au-Renard qui eût jamais été visité par les Français,..............................

....

les anciens s'assemblèrent en conseil pour recevoir les pélerins. " Mon compagnon, leur dit Marquette, est un envoyé de France pour découvrir de nouveaux pays ; et moi, je suis l'ambassadeur de Dieu pour leur porter la lumière de l'Evangile ; " et apres leur avoir offert des présents, il leur demanda deux guides pour le lendemain. Les sauvages lui répondirent courtoisement, et lui donnèrent une natte pour lui servir de lit pendant ce long voyage.

" Le 10 juin 1673, nous voyons alors l'illustre Marquette, au cœur doux, à l'âme simple et sans aucune prétention, avec Jolliet pour associé, cinq Français comme compagnons, et deux Algonquins pour guides, se mettre bravement leurs deux canots sur leurs épaules et traverser l'étroit portage qui sépare la Rivière-au-Renard du Wisconsin.

" Ils atteignent l'autre versant, et après avoir fait une prière spéciale à la Vierge Immaculée, ils laissent les eaux qui auraient pu porter leurs salutations au Château de Québec ; ils sont maintenant sur les bords du Wisconsin.

" Les guides s'en retournèrent, dit l'excellent Marquette, nous laissant seuls sur cette terre inconnue entre les mains de la Providence." La France et le Christianisme se trouvaient ainsi dans la vallée du Mississipi. S'embarquant sur le large Wisconsin, les découvreurs se dirigèrent vers l'ouest, descendirent solitairement le courant, au milieu des prairies et des collines, n'apercevant aucun homme, ni même les bêtes ordinaires de la forêt : pas un son n'interrompait le solennel silence, si ce n'est le bruit de leur canot fendant l'onde, et le beuglement des buffles.

Sept jours après " ils entrèrent heureusement dans la grande rivière avec une joie qu'aucune expression ne pourrait rendre ;" et les deux canots d'écorce, ouvrant leurs voiles sous des cieux nouveaux et au souffle de brises inconnues, suivirent la calme magnificence du courant qui les menait à l'Océan, passant audessus de larges bancs d'un sable blanc, refuges d'innombrables oiseaux de mer, glissant légèrement au milieu d'ilots qui s'élevaient du sein des ondes, avec leurs touffes de bosquets massifs, et au milieu des larges plaines de l'Illinois et de l'Iowa, couronnées de forêts majestueuses, bigarrées de bocages qui se détachaient sur l'immensité de la prairie comme des isles verdoyantes......................................."

Bancroft, après avoir raconté la grande découverte, consacre les lignes suivantes à la mort du Père Marquette :

" Jolliet retourna à Québec, pour y annoncer la grande découverte, dont la nouvelle, sur les rapports de Talon, excita l'ambition de Colbert. L'humble Marquette demeura pour prêcher l'Evangile aux Miamis, qui habitaient la partie Nord de l'Illinois aux environs de Chicago. Deux ans après, il fit voile de Chicago à Mackinaw et entra dans une petite rivière de l'Etat du Michigan. Il y

érigea un autel et y dit la messe suivant le rite de l'Eglise catholique ; puis il pria les hommes qui conduisaient son canot de le laisser pendant une demi-heure.

" Dans les sombres et fraîches profondeurs de la forêt au milieu du silence des grands bois, il s'agenouilla et offrit au Tout-Puissant des actions de grâces solennelles et d'ardentes supplications.

" Au bout d'une demi-heure, ses hommes allèrent pour le chercher ; il n'était plus. Le bon missionnaire, découvreur de tout un monde, s'était endormi sur le bord d'un ruisseau, qui porte son nom.

" Près de son embouchure, les canotiers lui creusèrent une tombe dans le sol. Depuis, les coureurs des bois, lorsqu'ils s'aventurent sur le Lac Michigan, invoquent dans leurs dangers le nom du Père Marquette."

L'Université a donc voulu, comme nous le disions plus haut, faire une fête vraiment nationale ; et, pour atteindre ce but, elle fit appel au talent de nos artistes Québecquois, à la science historique d'un prêtre savant, à la muse de nos meilleurs poëtes. MM. P. Lemay, L.-J.-C. Fiset, A.-B. Routhier et L.-H. Fréchette, pour la partie poétique ; M. l'abbé Verreau, pour la partie historique ; MM. E. Gagnon, Lavigne, Defoy, Paré, Lachevrotière, Duquet, Gauvreau, Levasseur, etc., avec les élèves du Séminaire et de l'Université, sous la direction de M. Prume, pour la partie musicale : il n'en fallait certes pas davantage pour assurer le succès complet de la soirée et lui donner tout l'éclat que le public en attendait.

Nous ne disons qu'un mot des Messieurs qui y ont pris

part : c'est que tous, poëtes, artistes, historien, se sont acquittés de leur rôle admirablement bien, et qu'ils ont su, durant une séance de trois heures, charmer et ravir l'auditoire le plus nombreux et le plus distingué qui se soit vu au Canada.

Les magnifiques pièces de MM. Lemay et Fiset furent chantées sur des motifs d'une musique vraiment grande et classique. Quand on songe que ces Messieurs n'ont eu que quelques jours pour traiter leur sujet à cause des exercices musicaux qu'il fallait hâter, et qu'ils ont dû s'astreindre à un rythme rigoureusement déterminé, on ne peut vraiment assez s'étonner de la force et de la souplesse de leur talent poétique.

Quant à MM. Routhier et Fréchette, ils lurent eux-mêmes leurs poésies au milieu des applaudissements les plus vifs, et de manière à laisser l'auditoire dans l'impossibilité de dire lequel des deux poëtes a été le plus heureux soit dans la composition soit dans le débit de son œuvre. Le discours de M. l'abbé Verreau, comme on pourra s'en convaincre, est un chef-d'œuvre de style, d'érudition et de recherches historiques.

Afin que rien ne manquât à l'éclat de cette mémorable séance, leurs Excellences Lord et Lady Dufferin avec leur suite, leurs Excellences Monsieur et Madame Caron avec leur famille, s'y trouvèrent présents, et applaudirent cordialement aux différentes parties du programme.

200e ANNIVERSAIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI

PAR

JOLLIET ET LE P. MARQUETTE

PROGRAMME.

LA PARTIE MUSICALE ETAIT SOUS LA DIRECTION DE M. JEHIN PRUME.

OUVERTURE DE "SI J'ETAIS ROI,"
Opéra par A. ADAM.

Orchestre, composé du *Septuor Haydn*, de quelques autres artistes de la ville, et de quelques élèves du Séminaire et de l'Université.

CANTATE

POESIE NOUVELLE DE M. P. LEMAY.

Chœur et Orchestre, sur les motifs de la 1ère partie du *Désert* de F. DAVID.

PARLÉ.

Quand Albion soumit, dans sa fière revanche,
A son sceptre puissant notre beau sol perdu,
Le vieux drapeau français ferma son aile blanche
Comme un oiseau que la flèche a mordu.

PARLÉ.

On vit alors, au pied de nos faibles enceintes,
Se lever nos morts glorieux ;
On vit frémir leurs mânes saintes :
On vit des larmes dans leurs yeux.

PARLÉ.

Vers le ciel sans soleil comme un épais nuage
Montèrent de tristes sanglots ;
Et ceux qui s'attardaient sur le champ du carnage
Entendirent ces mots :

CHANTÉ.

Adieu, adieu, ô France, notre mère !
Adieu, adieu, tes lis bénis hélas !
Ne protégeront pas,
France, notre humble poussière !
Adieu ! adieu !............................
Ah ! dans nos froids tombeaux
Ne descend point le repos !
Nos morts ont été vaines :
Le ciel était jaloux,
Ah ! dans nos froids tombeaux
Ne descend point le repos !
Sur ces funestes plaines
Tu tombas avec nous !
Adieu, adieu !............................
Produis, ô sol que notre sang arrose,
Une moisson de liberté !
Que nul tyran jamais ne pose
Sur toi son pied ensanglanté !

Adieu....................................

Produis, ô sol que notre sang arrose,
Une moisson de liberté !

Adieu, adieu.........................

PARLÉ.

Et dans l'air froid et livide
Un long frisson parut courir !
Et le vainqueur de son glaive intrépide
Pressa la garde encore humide
Et sentit ses genoux fléchir.

PARLÉ.

Puis une voix étrange,
La douce voix d'un ange,
Puis une voix étrange
Du ciel parut venir :

CHANTÉ.

« Dormez, guerriers,
Parmi vos lauriers !
Des jours nouveaux
Viendront plus beaux :
Car l'œil des Cieux
Veille sur ces lieux !
Dormez, guerriers,
Sur vos lauriers.

Dormez en paix :
Vos noms jamais
Ne périront ;
Les temps futurs les béniront !

PARLÉ.

Quand vous allez loin de la foule
Rêver dans nos champs glorieux.
De ce sol que votre pied foule
Monte un concert mystérieux ;
Prosternez-vous : chaque brin de gazon,

Chaque guirlande du buisson
Redit l'éclat de nos combats.
Redit l'honneur de nos soldats !
Ils sont tombés, hélas ! vaisseau qui sombre.
Hélas ! hélas !
La victoire souvent sourit au plus grand nombre !
Les héros sont ceux
Qui donnent sans crainte
Pour la cause sainte
Leur sang généreux.
Gardez la mémoire
Des jours d'autrefois !
Gravez dans l'histoire
Ces nobles exploits !
Soyez dignes de vos aïeux !
Soyez honnêtes, vertueux
Et pieux
Comme eux !
Le ciel peut un jour se voiler ;
Sur vous l'orage grondera,
Voyez sur vos cimes,
Voyez le champ
Qui but le sang
De vos martyrs !
Que le souvenir
De ces luttes sublimes,
O Canadiens,
Soient vos soutiens,
Vous donnent la victoire !

DISCOURS

DE

M. L'ABBE VERREAU.

I.

C'était en 1666, aux premiers jours de juillet. Comme ce soir, on voyait se diriger vers un collége de cette ville une partie de la population de Québec ; les portes de la citadelle d'autrefois s'étaient ouvertes, comme ce soir, pour laisser passer une suite nombreuse et distinguée. Précédé des gens de sa maison et de ses gardes, escorté de gentilshommes et d'un brillant état-major, le Vice-Roi, esprit supérieur et ami des lettres—ne vous y trompez pas, Messieurs, nous sommes en 1666—M. de Tracy, dis-je, s'avançait au milieu du Gouverneur, M. de Courcelle, et de M. Talon, Intendant de toute la Nouvelle France.

Presqu'en même temps, d'une maison assez modeste, qui s'élevait sur l'emplacement actuel de la cure de Québec, sortait le Vicaire Apostolique, Mgr. de Laval, accompagné de plusieurs prêtres, parmi lesquels on aurait pu distinguer M. de Bernières, qui sera le premier supérieur du Séminaire de Québec, M. Ango des Maizerets, dont les ancêtres, riches marchands de Dieppe, traitaient presque d'égal à égal avec les rois, M. de Lauzon Charny, aujourd'hui simple official, naguères gouverneur du Canada. Tous sont plus distingués encore par l'élévation de leur esprit que par la naissance. Mais le descendant des Montmorency se fait remarquer au milieu de tous par l'air de majesté qui avait frappé nos sauvages et que tem-

père cependant la modestie épiscopale. Dans cette austère figure, brillent la finesse de l'intelligence et la bonté.

Saluons, Messieurs, saluons avec respect le fondateur de tant et de si grandes choses. Dans une Université qui porte son nom, devant ses fils et les héritiers de son dévouement, nous lui devons ce témoignage de la reconnaissance : c'est le moins que nous puissions faire.

Et ne croyez pas, Messieurs, que je m'écarte de mon sujet. C'est bien au grand homme, dont le regard perçant sut distinguer Jolliet et qui le donna au Canada avec la gloire attachée à ses découvertes ; c'est à lui que nos premiers hommages doivent s'adresser dans ce jour mémorable.

Quelle était donc la solennité qui réunissait un pareil auditoire au Collége des Pères Jésuites ?

On inaugurait alors ces fêtes classiques dont le Séminaire de Québec nous a si bien conservé la tradition. C'était le commencement du mouvement intellectuel, qui a fait de votre ville, Messieurs, la capitale littéraire du pays, et qui a préparé l'avenir et la gloire du Canada, autant et mieux que n'auraient pu faire les secrets de l'industrie et du commerce.

Deux jeunes canadiens, après avoir terminé leurs humanités et suivi le cours de philosophie scholastique, telle qu'on l'enseignait alors, devaient soutenir leurs thèses publiques. Ils se présentaient, suivant l'expression consacrée, pour défendre contre tout venant, un certain nombre de propositions de cette philosophie, si abstraite dans son élévation, mais en même temps si bien adaptée au développement des intelligences d'élite.

C'était la première fois que pareille joute avait lieu en Canada, et c'est pour y applaudir, et peut-être pour y prendre part, que nous avons vu le Vice-Roi, le Gouverneur, l'Evêque et l'Intendant se diriger vers le Collége de Québec.

Involontairement l'esprit se rappelle une autre solennité du même genre dont un collége de Paris venait d'être le théâtre, quelques années auparavant. Là, un jeune abbé, dont le nom devait retentir dans l'univers, soutenait aussi une thèse philosophique, en présence de Condé ; mais avec une telle vigueur d'argumentation et une telle supériorité de science que le grand capitaine vit en lui un adversaire digne de ses attaques : un instant, il eut l'idée de se mesurer avec lui sur un champ de bataille bien différent pourtant de ceux de Rocroy et de Fribourg.

Ainsi se distinguèrent nos étudiants canadiens. Cependant la lutte fut chaude. « M. Talon entr'autres, dit le *Journal des Jésuites* (1), M. Talon argumenta très bien. »

Il devait être un rude jouteur, préparé, comme il était par de fortes études—et un esprit naturellement pénétrant, par les traditions de famille—aux difficultés de l'argumentation et à tous les secrets de la dialectique. Notre Intendant joignait à ces avantages d'autres qualités, bien propres à intimider de jeunes étudiants. Un extérieur majestueux et un ton plein d'autorité le trahissaient toujours quand il voulait, comme cela lui arriva quelquefois, se déguiser pour mieux connaître l'état du pays.

Peut-être, Messieurs, m'attardé-je trop sur ma route. Mais à l'époque que nous considérons, tout est nouveau, tout se tient, et plus qu'ailleurs, les événements importants se rattachent aux causes en apparence secondaires.

C'est ce qui arriva dans cette séance académique. Talon remarqua le talent des jeunes logiciens : un surtout attira son attention et celle du marquis de Tracy. C'était Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi.

Il est temps de le faire connaître.

Louis Jolliet était le troisième enfant de Jean Jolliet et de Marie Dabancour. Il naquit à Québec—dans la Basse-Ville—le 20 septembre 1645. A l'âge de six ans, il

(1) p. 345.

perdit son père, et la mère, dont la principale fortune consistait dans une famille assez nombreuse, fut obligée de se remarier bientôt.

Nous avons peu de détails sur les premières années de notre jeune héros. Le *Journal des Jésuites* nous le montre assistant aux processions de la Fête-Dieu, habillé en ange et couronné de fleurs. Comme Eliacin, il aurait pu dire :

Quelquefois à l'autel
Je présente au Grand Prêtre ou l'encens ou le sel.
J'entends chanter de Dieu les grandeus infinies :
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Puis, on l'aurait vu courant—joyeux—au rivage, se lancer sur un léger esquif pour affronter les flots et les vents, se moquant quelque peu de la cuirasse formidable nécessaire au cœur du marin, suivant le poète qu'il venait de traduire. A une autre époque de sa vie, il lui sera donné de redire—avec un voyageur dont tout le monde admire la hardiesse et que le Canada se contente d'aimer, et d'applaudir—ces vers adressés à une image chérie :

" Fair Fortune's fairer harbinger ! You smooth'd
Our way before us, through the frantic fling
Of roystering waves—as once Athene soohth'd
The deeps that raged around the wandering king.

L'éducation de Louis, comme celle de tous les jeunes canadiens, devait le rendre capable de soutenir la fatigue et d'affronter les plus grands dangers. Les privations n'y furent pas étrangères; mais elles donnèrent à son caractère—naturellement doux - une trempe d'énergie et de fermeté patiente, que vous remarquerez plus tard, quand vous le verrez suivre son droit chemin, sans se détourner ni pour éviter un danger, ni pour satisfaire l'ambition.

Cette éducation, toutefois, ne laissait pas que d'être empreinte d'une certaine poésie. Tout semblait fait pour

diriger son âme vers deux courants bien différents en apparence : les rêveries de l'imagination et les jouissances que donne la réalité des périls toujours surmontés et toujours menaçants.

Du haut de l'escarpement où s'élève aujourd'hui l'Université Laval, Jolliet avait, plus d'une fois, contemplé le panorama enchanteur qui se déroule tous les jours sous vos yeux. Mais à cette époque, la nature sauvage, qui lui servait comme de cadre, offrait au regard quelque chose de plus grand, il semble, et de plus mélancolique. La forêt—forêt primitive—était partout : elle était ici même, elle touchait au rivage de toutes parts, avec ses aspects et ses teintes tantôt sombres, tantôt brillantes, avec ses terreurs et ses dangers.

Souvent il en sortait un cri de mort qui retentissait douloureusement dans tous les cœurs : l'iroquois, toujours perfide, venait d'enlever une nouvelle victime. Il fallait le poursuivre et la lui arracher. Quel est le jeune canadien qui n'aurait ambitionné ce périlleux honneur ? Joignez à cela le récit des guerres terribles faites à nos alliés, et des actes de prouesse accomplis par nos aïeux ; ou bien le spectacle animé que présentait à certaines époques le port de votre ville—on commençait déjà à vous l'envier. D'un côté, quelques vaisseaux français : toujours attendus avec impatience, ils apportaient les richesses du commerce, les nouvelles des amis, les ordres et les récompenses du grand roi. D'un autre côté, arrivait la flotte des pays d'en haut, nombreuse, annoncée de loin par les chants et les cris de joie de nos sauvages. Montés sur leurs fragiles canots d'écorce, ils avaient franchi des distances immenses, surmonté des difficultés incroyables. Plusieurs venaient, pour la première fois, contempler de près les habitudes de ces hommes blancs qui, disait-on, mangeaient des os et buvaient du sang [1] et que, dans

(1) Relations, t. I, 1633, p. 9.

leur langage un peu railleur, ils appelaient *ouemichtigouchiou* (1).

Tous étaient chargés du fruit de leurs pénibles chasses. Ils avaient choisi les plus belles fourures de leurs bois pour les échanger contre les produits de l'Europe : elles étaient la principale richesse du pays, en réalité la seule monnaie qui eût de la valeur. Aussi se les disputait-on quelquefois avec toute l'avidité qu'on met aujourd'hui à la recherche de l'or.

Les transactions terminées, les alliances conclues, après avoir obtenu des missionnaires, les sauvages reprenaient peu à peu la route de l'ouest; les vaisseaux mettaient à la voile, suivis de bien des regrets. Puis, quand le dernier avait disparu derrière la Pointe-Lévis, tout rentrait dans le silence ; l'isolement semblait encore plus grand que d'habitude.

C'est au milieu de toutes ces émotions que Jolliet grandissait et qu'il ressentait les premières aspirations vers un avenir, qui ne lui apparaissait peut-être pas sans gloire.

Son instruction fut complète, beaucoup plus qu'on le supposerait à une pareille époque, lorsque Québec n'avait pas encore soixante ans d'existence. Après les humanités et la philosophie, il étudia la physique, les mathématiques, l'astronomie, assez du moins pour faire des observations et dresser des cartes, ce qui lui assura plus tard sa nomination d'hydrographe du roi. Les arts d'agrément ne lui étaient pas étrangers non plus. D'après le *Journal des Jésuites*, Jolliet aurait sa place dans l'histoire de la musique en Canada.

Cependant son caractère se dessinait : peu à peu, Louis

(1) Ce mot signifie : *homme qui est dans un canot de bois;* mais comme les Français se montrèrent d'abord peu habiles à surmonter les fatigues et les autres difficultés de la vie des bois, il prit, dans la bouche des sauvages, une signification peu flatteuse pour notre amour propre.

était devenu le centre et l'âme de la famille ; on paraissait se reposer sur lui dans certaines affaires difficiles. Entre un thème et une version, il devait s'occuper de son cadet, qui figure aussi dans notre histoire [1]. A la suite de quelque tirade sur le bonheur de la tranquillité, il lui fallait courir chez les traiteurs, visiter les praticiens de l'époque, afin d'assurer les restes de la très-modeste fortune de sa mère, laquelle était veuve pour la seconde fois.

Tout cela s'accomplissait facilement et sans bruit.

Il est aisé de comprendre pourquoi Mgr. de Laval chercha de bonne heure à s'attacher Jolliet. Voyant quels services il pourrait rendre à l'Eglise naissante du Canada, il voulut le préparer lui-même à la vie peu brillante, mais difficile, du missionnaire. Il lui donna la tonsure lorsqu'il n'avait encore que 17 ans et qu'il fréquentait encore les classes du collége. Le zélé Prélat l'attacha à sa maison, afin de suivre ses progrès d'un œil plus attentif. Aussi dans l'événement raconté plus haut, personne, autant que lui, ne dut jouir du succès de la lutte et applaudir au vainqueur.

Cependant, dans l'automne de 1667, nous voyons tout d'un coup Jolliet renoncer à l'état ecclésiastique et prendre passage sur la flotte qui emmenait M. de Tracy en France.

Non, Messieurs, il n'y a dans cette démarche ni inconséquence, ni légèreté. Son caractère profondément religieux ne se démentira jamais. Il travaillera à la civilisation des sauvages et au progrès de l'Evangile ; mais d'une manière qu'il n'avait pas d'abord prévue.

La véritable carrière de Jolliet date de 1667. Ici commence la suite des périgrinations lointaines qu'il poursuivra jusqu'aux dernières années de sa vie.

(1) *Lettres, comptes, actes notariés, etc.*, Archives du Séminaire.

II.

Un écrivain, qui paraît d'ailleurs bien au courant de notre histoire (1), prétend que Jolliet ne visita la France pour la première fois qu'en 1695, quelques années seulement avant sa mort. Mais il résulte d'une note de Mgr. de Laval (2) que le voyage de 1667 n'était certainement pas le premier : toutefois les détails manquent sur les autres. Quant à celui-ci, personne, je crois, n'y a encore fait attention. Il est mentionné d'une manière vague dans une lettre adressée au Comte de Frontenac. J'avais pensé qu'il avait été accompli vers 1678. Mais la date précise en a été fixée par les recherches que M. Laverdière a bien voulu faire pour moi, quelques semaines avant sa mort à jamais regrettable. Hélas ! c'est le dernier service que notre Histoire doit à son érudition, et moi, à son amitié.

Jolliet était de retour à la fin de 1668. Mais à peine avait-il mis pied à terre, que M. de Courcelle le chargeait de se rendre au Lac Supérieur, pour constater la richesse des mines de cuivre, qui commençaient à attirer l'attention du gouvernement. Cette mission supposait chez le jeune explorateur des connaissances scientifiques assez étendues.

Il s'en revenait au commencement de l'automne de 1669, quand il rencontra dans le village Tinaouaoua, au fond de la Baie de Burlington, Cavelier de la Salle, qui allait, en compagnie de deux prêtres de St. Sulpice, MM. Dollier et de Galinée, reconnaître le cours de l'Ohio.

Il y aurait à faire, entre Jolliet et la Salle, un rapprochement qui ne manquerait pas d'intérêt. C'est ici qu'ils se trouvent pour la première fois en présence l'un de l'autre. Comment se sont-ils appréciés ? Ont-ils pressenti que la Providence les ferait marcher, l'un à côté de l'autre, pour

(1) Notes pour servir à l'Histoire.... de la Nouvelle France, p. 139, note.

(2) Etat des dépenses, etc., Archives du Séminaire.

arriver à des destinées si différentes ? Jeunes tous deux, le premier venait d'atteindre 24 ans, le second 26, ils avaient sans doute conservé les impressions de la vie calme et modeste du Séminaire. La Salle cependant laissait déjà apercevoir son imagination enthousiaste et une ambition qui ne s'accommodait pas toujours de la vérité. Jolliet, maître de lui-même, avait cette ouverture qui attire et cette fermeté honnête qui lui a conservé, malgré sa double qualité d'enfant du sol et d'élève des Jésuites, la confiance de M. de Frontenac. Sans doute, il n'a pas été anobli ; mais ni accusations, ni haines ne se sont attachées à son nom devenu célèbre, et s'il a eu quelques détracteurs, ce sont des gens, tels que le P. Hennepin, dont les opinions ont varié avec la bourse qui est tombée dans leur escarcelle. Mais il ne faut pas anticiper sur les événements.

Jolliet ne f it pour ainsi dire que toucher à Québec : une nouvelle mission l'attendait.

L'avant-poste de la France, que Champlain avait placé au chateau St. Louis, se trouvait déjà transporté à l'extrême Occident, au fond du lac Supérieur. Mais il fallait répandre plus loin encore l'influence de la civilisation chrétienne et faire reconnaître l'autorité de Louis XIV par de nouvelles peuplades sauvages, principalement par celles qui habitaient vers la mer du sud, nous dit le Père Dablon, « autant et si avant qu'il se pourrait ».

C'est à quoi Jolliet devait énergiquement travailler, sous les ordres du chevalier de St. Lusson.

Dans la réunion imposante—espèce de congrès des peuples—convoquée par leurs soins au Sault Ste. Marie, quatorze nations se soumirent au grand prince, qui « seul, leur disait-on, décide de toutes les affaires du monde ». Mais ce qui devait contribuer davantage à consolider la puissance française de ce côté, ce furent les renseignements nombreux et précis que les deux envoyés de M. de Talon recueillirent dans cette circonstance.

Jusque-là, l'intérêt et la curiosité avaient poussé les voyageurs vers l'ouest et le sud-ouest ; le zèle des missionnaires avait pénétré encore plus loin. Mais à mesure qu'on avançait, apparaissaient des nations ignorées, et chacune d'elles annonçait l'existence d'un grand nombre d'autres. Ce qu'elles racontaient des pays lointains, du climat, des productions, des plaines à perte de vue, des fleuves immenses, tout cela était comme la révélation d'un monde nouveau.

Chaque jour il devenait plus certain qu'un vaste fleuve coulait vers le Mexique.

Se déchargeait-il vers la mer de Californie ? ouvrait-il le passage tant cherché de la Chine ? ou bien arrosait-il un pays riche en mines d'or ? Tel est le problème qui se présentait à tous les esprits. Il était évidemment d'une haute importance politique d'en avoir la solution.

M. Talon voulut l'avoir à tout prix.

Mais qui chargera-t-il de cette difficile entreprise ?

Le jeune logicien de 1666.

Jolliet n'a que 27 ans ; mais parmi tous ceux qui ont vieilli dans les voyages et acquis le plus d'influence sur les barbares, aucun ne lui disputera la palme.

Ecoutez le P. Dablon, qui l'avait bien connu : «Jolyet « estoit un jeune homme natif de ce pays, qui a pour « un tel dessein tous les avantages qu'on peut souhaiter. « Il a l'expérience, et la connoissance des langues du « pays des Outaouais, où il a passé plusieurs années ; « il a la conduite et la sagesse qui sont les princi- « pales parties pour faire réussir un voyage également « dangereux et difficile, enfin il a le courage pour ne rien « appréhender où tout est à craindre. Aussi a-t-il rempli « l'attente qu'on avoit de lui.»

Mais pendant que la voix publique—nous pouvons bien l'affirmer—désignait Jolliet au choix des autorités canadiennes, il y avait, à l'extrémité du lac Huron, un mis-

sionnaire qui désirait, qui appelait cette découverte avec toute la ferveur de son zèle.

C'était le P. Jacques Marquette. Né à Lâon, vers 1637, Marquette appartenait à une famille ancienne et noble, où le courage et le dévouement se transmettent avec le sang.—Elle existe encore aujourd'hui.—Il se trouvait le contemporain, et, par sa mère, le parent du vénérable fondateur des Ecoles Chrétiennes.

De bonne heure, il entra chez les Jésuites, avec le désir d'être un jour envoyé aux missions lointaines. Il venait d'être fait prêtre, quand il fut destiné à celles du Canada. Débarqué à Québec, le 20 septembre 1666, ses supérieurs le mirent immédiatement à l'étude des langues sauvages, pour lesquelles il fit preuve d'une merveilleuse facilité. Vers la fin de mai 1668, nous le voyons à Boucherville, se dirigeant vers le lac Supérieur. C'est dans la baie du St. Esprit—Chagouamigon—qu'il entendit parler du Mississipi et qu'il conçut le projet de l'explorer pour convertir les nations indiennes qui en habitaient les rives. Le Père Marquette avait un désir si ardent d'exécuter ce projet, que tous les jours il demandait amoureusement à la Vierge Immaculée de lui en obtenir la grâce.

Aussi quand, le 8 décembre 1672, il apprit que Jolliet venait d'arriver avec les ordres de MM. de Frontenac et Talon, il crut voir dans cet événement une singulière coïncidence qui lui marquait la volonté du Ciel.

Jolliet était chargé de diriger l'expédition, mais il devait s'adjoindre le P. Marquette—avec qui il était uni d'amitié—« ayant bien des fois concerté ensemble cette entreprise ». [1]

Les préparatifs du voyage, dont le terme était inconnu, furent très-simples : un peu de viande fumée et de la farine : voilà tout. Aussitôt que la saison le permit, les deux voyageurs, accompagnés de cinq français, se mirent

[1] *Relations inédites*. Edit. de Douniol, t. I, p. 194 ; t. II, p. 375.

en route. C'était le 13 mai 1673 [1]. « La joie que nous « avions ..... animoit nos courages et nous rendoit agréa- « bles les peines que nous avions à ramer depuis le matin « jusqu'au soir. »

Partout, sur leur passage, ils excitent par leur hardiesse l'étonnement et l'admiration des peuples barbares. Les anciens néophytes du bon Père veulent le retenir, lui mettant sous les yeux les dangers auxquels il s'expose : « Ils « me représentèrent que je rencontrerois des Nations qui « ne pardonnent aux Etrangers, auxquels ils cassent la « teste sans aucun sujet ; que la guerre qui estoit allumée « entre divers peuples qui estoient sur notre Route nous « exposoit à un autre danger manifeste d'estre tués par les « bandes de guerriers qui sont toujours en campagne ; que « la grande rivière est très dangereuse quand on n'en « sçait pas les endroits difficiles ; qu'elle est pleine de « monstres effroyables qui dévoroient les hommes et les « canots ; qu'il y a même un démon qu'on entend de fort « loing qui en ferme le passage et abysme ceux qui osent « s'en approcher ; enfin que les chaleurs sont si excessives « en ce pays-là, qu'elles nous causeroient la mort infail- « liblement. »

Mais rien ne devait effrayer des hommes dont la mission avait, à leurs yeux, quelque chose de sacré.

Partant de Michilimakinac, ils côtoient la rive nord du lac Michigan, pour pénétrer, après une station à l'entrée du Malomine—le *Menomenee* des géographes américains— jusqu'au fond de la *Baie Verte*. Là, ils remontent, assez péniblement, la *Rivière aux Renards* et arrivent le 7 juin chez les Mascoutens, dernier poste français de ce côté. Puis, après un portage de quelques milliers de pas, où ils

(1) C'est la date que porte la copie manuscrite du voyage du P. Marquette, faite par M. Viger, dont tout le monde connaît la minutieuse exactitude. L'édition de Shea et celle de Douniol mettent *le 17 mai* ; mais la première renferme des fautes d'impression ; la seconde a été retouchée au point de vue de l'orthographe.

traînèrent leurs canots, ils rencontrèrent une rivière qui coulait vers l'ouest.

« Nos voyageurs, dit Shea, avaient atteint l'extrême limite « des pays explorés. Un monde nouveau se présentait de« vant eux. Prosternés sur le rivage, ils offrent encore une « fois leur vie et leur entreprise à la bien aimée Vierge « Immaculée et puis ils se lancent courageusement sur « le Wisconsin. »

Mais ils ne laissent pas que d'éprouver un léger sentiment de mélancolie : « Nous quittons, disent-ils, nous « quittons les eaux qui vont jusqu'à Québec...... pour « prendre celles qui nous conduiront désormais vers des « terres étrangères... Nos deux guides—deux Miamis qui « avaient consenti à les accompagner un instant—nos guides « s'en retournèrent, nous laissant seuls en ce pays, entre « les mains de la Providence. »

Enfin, le 17 juin 1673, ils arrivent dans les *vastes eaux*—Mississipi—qui coulaient doucement vers le sud, et dont le rivage opposé était à peine visible. « Nous voilà donc sur cette rivière tant vantée », tel est le cri qui s'échappe des poitrines de nos voyageurs transportés de joie.

Ils ont été exaucés : il ne leur reste plus qu'à remplir leurs vœux :

Debout sur sa pirogue, avec moins d'éclat sans doute, mais avec beaucoup plus d'autorité que ne faisait le doge de Venise, Marquette prend possession du fleuve immense au nom de la Religion et le consacre à la Vierge Immaculée. Les mains tendues sur les eaux et vers le rivage, il a le bonheur de faire descendre les premières bénédictions là où jamais une prière n'a été adressée au ciel inspirée par l'amour ou la reconnaissance. Déjà le Messager de l'Evangile voudrait répandre partout les bienfaits de la véritable civilisation qu'il porte dans les plis de sa robe.

Jolliet a levé l'étendard de la France sur la contrée qui s'étend à perte de vue. Déjà il rêve pour sa patrie un empire glorieux.

Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

Hélas !......mais ce n'est pas ici le moment de laisser entendre d'amers regrets.

D'après ses instructions, Jolliet devait pousser les découvertes aussi loin que possible, tâcher surtout d'atteindre l'embouchure du fleuve.

Se laissant donc aller encore au courant, ils descendent vers le sud, jetant un regard émerveillé sur ce qu'ils aperçoivent. Tout en effet est nouveau pour eux : les poissons qui se jouent autour des canots ; les oiseaux, les animaux qui semblent errer paisiblement sur le rivage ; les plantes, et les émanations odoriférantes que la brise apporte. L'impression que Jolliet éprouva fut si vive, qu'elle lui faisait dire quelques années plus tard : « Non, je n'ai jamais rien vu de si beau en France ! (1) »

Cependant aucun cri, ami ou ennemi, n'arrivait à leurs oreilles ; aucun être humain, pas une seule habitation n'apparaissait ni sur les bords, ni dans le lointain.

Ainsi fut-il huit jours durant.

L'absence de l'homme dans ce nouveau paradis terrestre devait paraître effrayante. Etait-ce une terre enchantée ou maudite ?

Enfin on découvre sur le rivage un étroit sentier qui traverse une belle prairie. Les traces laissées dans le sol léger sont celles de l'homme. Elles doivent conduire à un village. Jolliet et Marquette ne peuvent hésiter, ils y pénètreront sans escorte, « entreprise assez hazardeuse pour « deux hommes seuls qui s'exposent à la discrétion d'un « peuple inconnu et barbare.» Il y a dans cette réflexion, comme dans l'acte intrépide qu'elle rappelle, la simplicité et la grandeur du courage antique.

Bien des choses semblent ici nous reporter vers un

(1) Lettre au Comte de Frontenac.

autre âge. En écoutant le récit de l'accueil hospitalier que nos deux voyageurs reçoivent des Illinois, la description des mœurs, un peu trop molles peut-être, de cette nation paisible, on croirait entendre une des plus belles pages d'Homère.

Il ne faudrait pas non plus un très-grand effort d'imagination pour voir—dans un spectacle qui s'offrit bientôt à nos voyageurs, un instant effrayés—une apparition de l'Esprit des eaux. Le Génie de l'Ignorance et du Mal, dont l'empire est désormais ébranlé, se présente à Jolliet et à Marquette, accusant leur ambition, les menaçant—pour les punir—de mille dangers et enfin d'une mort obscure, loin de leurs plus chers amis. Le Géant Adamastor dut paraître moins terrible à Vasco de Gama.

Si vous en doutez, Messieurs, écoutez le Père Jésuite lui-même, et voyez quelle sera plus tard la fin de nos deux héros.

« Comme nous cottoïons des rochers affreux par leur « hauteur et pour leur longueur; nous vismes sur un de « ces rochers deux monstres—en peinture—qui nous firent « peur d'abord et sur lesquels les sauvages les plus hardis « n'osent pas arrester longtemps les yeux: ils ont des cor- « nes en teste comme des chevreils, un regard affreux, « des yeux rouges, une barbe comme d'un tygre, la face a « quelque chose de l'homme, le corps couvert d'escailles, « et la queue si longue qu'elle fait tout le tour du corps, « passant pardessus la teste et retournant entre les jambes, « elle se termine en queue de poisson » [1]

Nos voyageurs, toutefois, ne laissèrent pas que de passer outre et continuèrent leur chemin, reconnaissant le Missouri et l'Ohio, se convainquant de plus en plus que le Mississipi ne pouvait se jeter, ni dans la mer Vermeille, ni du côté de la Virginie.

(1) Le Père ajoute : " Au reste ces deux monstres sont si bien peints " que nous ne pouvons pas croire qu'aucun sauvage en soit l'auteur, " puisque les bons peintres en France auroient peine à si bien faire."

Mais les peuples paraissent moins hospitaliers : quelques-uns ont des armes européennes, surtout des armes à feu. Il devient évident que le Golfe du Mexique et les colonies espagnoles ne peuvent être très-éloignés ; la prudence commande le retour. Jolliet et Marquette s'y décidèrent et commencèrent à rebrousser chemin le 17 juillet.

Ils avaient atteint et peut-être dépassé l'embouchure de l'Arkansas. La limite sud de leur exploration est fixée par le P. Marquette à la hauteur de 33° 40'.

Enfin ils rentraient dans la Baie Verte aux derniers jours de septembre, après une absence de quatre mois et un voyage de près de 900 lieues.

III.

Messieurs, vous savez qu'on a voulu disputer à Jolliet la gloire de sa découverte.

On l'a d'abord revendiquée pour Ferdinand de Soto et d'autres espagnols, qui auraient pénétré à la suite de ce dernier sur les bords du Mississipi.

Disons-le, Messieurs : les Espagnols ont découvert le Mississipi, comme les Scandinaves l'ont fait de l'Amérique avant Colomb, comme les Basques et les Bretons ont découvert le Golfe St. Laurent avant Jacques Cartier.

Les droits de Jolliet sont les mêmes que ceux des deux autres immortels voyageurs. Surtout, ils ne sauraient être contestés par une nation dont le premier soin était de dérober soigneusement ses moindres découvertes à la connaissance publique.

On a défendu, avec plus de bruit, la cause de Cavelier de la Salle, ou mieux, on a créé, en faveur de ce hardi pionnier, des prétentions qu'il n'aurait probablement pas avouées lui-même.

La Salle, dit-on, dans l'excursion entreprise avec MM

Dollier et de Galinée, en 1669, poussa son exploration jusqu'au Mississipi, *ou tout près*, quatre ans avant le voyageur canadien.

Les preuves seraient basées: sur un *Mémoire* présenté à la Cour par La Salle, en 1677; sur un autre Mémoire écrit en sa faveur; sur les affirmations d'une parente, et enfin sur les cartes de Jolliet.

Interrogeons le premier document:

« L'année 1667 et les suivantes, il fit divers voyages « avec beaucoup de dépenses dans lesquels il découvrit le « premier beaucoup de pays, au sud des grands lacs et « entre autres, la grande rivière d'Ohio. Il la suivit jus-« qu'à un endroit où elle tombe, *de fort haut*, dans de « vastes marais, à la hauteur *de 37 degrés*, après avoir été « grossie par une autre rivière fort large, qui vient du « Nord; et toutes ces eaux se déchargent, selon toutes les « apparences, dans le golfe du Mexique, et lui font espérer « de trouver une nouvelle communication avec la mer; « de quoi la Nouvelle-France pourrait quelques jours tirer « de très-grands avantages, aussi bien que nos grands lacs « qui occupent une partie de l'Amérique Septentrionale. »

Il n'y a là rien de bien concluant: *l'année* 1667 *et les suivantes* forme une indication bien vague.

Or il est certain (1) que La Salle n'est venu en Canada que dans l'automne de 1667; qu'il a séjourné à Montréal depuis l'automne de 1668, jusqu'au moment de son départ, au mois de juillet 1669. Il est assez difficile qu'il ait pu faire plusieurs *excursions dans le Nord*, ou qu'il ait pénétré bien avant chez les nations sauvages.

Mais ce passage est surtout remarquable en ce qu'il n'y est fait aucune mention du Mississipi: silence d'autant plus inexplicable dans l'hypothèse que nous combattons, que Jolliet, depuis trois ans, s'attribuait l'honneur de cette découverte, tant auprès du Comte de Frontenac

(1) *Voyage de Dollier*, pp. 65 et suivantes.

qu'auprès des ministres du Roi. Se taire en face de telles prétentions, hautement avouées, n'était-ce pas en reconnaître la parfaite équité ? Comprend-on, d'ailleurs, qu'un homme d'esprit comme La Salle, eût choisi, pour la signaler entre toutes, la découverte de *la grande rivière d'Ohio*, s'il avait pu revendiquer la gloire d'être arrivé le premier sur les bords du Mississipi, dont l'Ohio n'est qu'un simple affluent ?

L'autre preuve est extraite d'un manuscrit qui n'a pas encore été imprimé : nous ne connaissons ce document que par l'analyse et les courts extraits qu'en a fait M. Parkman, dans son bel ouvrage, *Discovery of the Great West*.

M. Margry le considère comme un résumé de conversations fait par un écrivain anonyme, qui se serait rencontré avec La Salle dix ou douze fois, lorsque celui-ci était à la Cour en 1678. Il ne paraît pas avoir écrit sous sa dictée, ni avoir été chargé de rien publier. Cependant le Mémoire est assez long, circonstancié, très-bien calculé pour aider La Salle et nuire à ceux qu'il considérait comme ses ennemis. Ne serait-il pas l'aîné de tous ces récits plus ou moins véridiques auxquels les entreprises de La Salle ont donné lieu, tels que ceux de Membré, Le Clercq, Tonty, Joutel, et du trop célèbre Hennepin ?

Il est divisé en deux parties : la première intitulée *Mémoire sur M. de la Salle*, s'occupe de l'état des affaires en Canada, et surtout des Jésuites ; la seconde est l'*Histoire de M. de la Salle*, et comprend la partie de sa vie qui s'étend jusqu'à 1678 environ. Toutes deux décèlent la même préoccupation d'esprit : la partie historique me semble valoir la partie politique.

Laval-Montmorency y est accusé de s'enrichir par les dîmes, lui qui se dépouillait même de ses biens de famille.

Une citation fera voir jusqu'à quel point ce *discours a un caractère de vérité qui paraît toutes les fois qu'on peut le contrôler par d'autres documents incontestables*, comme M. Margry aime à le dire.

« Il y a dans Québec une Congrégation de femmes et de filles qu'ils (les Jésuites) appellent la Sainte Famille, dans laquelle on fait vœu sur les saints Evangiles de dire tout ce qu'on sait de bien et de mal des personnes qu'on connaît. La Supérieure de cette compagnie s'appelle Madame Bourdon ; une Mde. Dailleboust est, je crois, l'Assistante, et une Mde. Charron, la Trésorière. La compagnie s'assemble tous les jeudis dans la cathédrale, à porte fermée, et là elles se disent les unes aux autres tout ce qu'elles ont appris. C'est une espèce d'Inquisition contre toutes les personnes qui ne sont pas unies avec les Jésuites. »

Il va sans dire que La Salle se trouve la victime de tout ce monde-là ; un nouveau Putiphar et sa femme s'entendent pour le perdre ; son propre frère, l'abbé Cavelier, le persécute et le calomnie. La Salle, heureusement, avait assez de vertu et d'habileté pour déjouer tant de machinations qui paraissent avoir existé en dépit du gouvernement passablement inquisiteur de M. de Frontenac. Ce qui est pis, c'est que la bonne foi ou la perspicacité de ce dernier avait été surprise par les Jésuites, qui, pour trafiquer plus facilement avec les sauvages, obtinrent du Conseil Supérieur une ordonnance défendant aux traiteurs d'aller dans les *pays d'en haut*, et qui ensuite poussèrent le Comte à faire aux Iroquois une guerre, dont ils auraient été naturellement les premières victimes. Tout cela apparaît dans la partie biographique. On peut juger par là avec quelles précautions et quelle critique il faut accepter ce Mémoire.

Cependant, pour l'objet qui nous occupe, il ne dit rien de plus précis que le Mémoire de 1677 : La Salle aurait suivi pendant quelque temps un fleuve qui coule de l'est à l'ouest.

On a encore cité une lettre d'une parente éloignée de La Salle.

Mais en 1756, Magdeleine Cavelier ne pouvait guère ré-

péter que les vagues traditions de sa famille, où l'on conservait le *Mémoire* de 1678. Ensuite, elle ne nous apprend rien de plus que ce que nous avons vu dans les deux autres citations: *en* 1675, *M. de La Salle avait déjà fait deux voyages en découverte......il aurait abordé dans un endroit près le fleuve de Mississipi.*

Mais, nous dit-on, vous ne pouvez nier que Jolliet ne reconnaisse la priorité de découverte que La Salle avait sur lui. Dans une de ses cartes, sous le débouché de l'Ohio dans le Mississipi, il écrit ces mots : *Route du Sieur de La Salle pour aller dans le Mexique*, et dans une autre, toujours sous le cours de la même rivière : *Rivière par où descendit le Sieur La Salle au sortir de l'Erié pour aller au Mexique.*

La réponse, Messieurs, est assez facile. Ces cartes ne portent aucune date. Il est vrai qu'on y lit une lettre de Jolliet à Frontenac, sans date aussi, mais donnée comme ayant été écrite immédiatement au retour de la découverte du Mississipi. Cependant rien ne le prouve. La manière dont Jolliet s'exprime fait plutôt voir le contraire : il parle des découvertes qu'il a faites dans les *dernières années* 1673 *et* 1674. Donc il écrivait après 1674, même après 1675.

Rien ne prouve, non plus, que cette lettre soit originale. Le fait qu'elle se trouve transcrite sur les deux cartes indique que quelqu'un y attachait une certaine importance. Est-ce Jolliet plutôt que Frontenac ? plutôt que La Salle ? Je crois pouvoir affirmer que le contraire paraîtrait plus que probable, si ce n'était, Messieurs, vous entraîner trop loin, que de vouloir vous faire étudier tous les moyens employés par Frontenac pour mettre La Salle en avant et faire oublier Jolliet.

Sur des cartes dressées pour faire connaître la découverte du Mississipi, il est assez singulier que Jolliet indique le haut du fleuve, même les sources qu'il n'avait pas explorées, tandis qu'il s'arrête un peu au-dessous de l'Ohio,

laissant de côté toute la partie du fleuve parcourue jusqu'aux Arkansas. Et cependant, dans l'intérêt du découvreur, comme dans celui de la France, il était important de ne rien diminuer de l'étendue du nouveau territoire offert tout d'un coup à la civilisation. M. Margry explique, du moins pour la petite carte, cette singularité par une autre non moins grande, le besoin d'espace pour écrire la lettre !

De fait, cette carte semble préparée pour faciliter l'explication des projets de La Salle, mais nullement pour rendre compte de l'expédition de Jolliet. La Salle a fort bien pu, même sans vouloir diminuer en rien le mérite de son concurrent, se servir de ses cartes, les annoter, pour faire comprendre et agréer ses projets à la Cour.

Il a dû le faire, puisqu'il n'existait pas encore d'autres cartes de ce nouveau territoire. Il est certain, d'ailleurs, que celle qui fut présentée à Frontenac, par Jolliet après son retour, a servi de modèle à d'autres.

L'Intendant Duchesneau l'affirme positivement dans le titre de concession de l'île d'Anticosti, accordée à Jolliet au mois de mars 1680.

Cette concession est faite : « En considération de la dé-« couverte du pays des Illinois, dont il nous a donné le plan « sur lequel la carte que nous avons envoyée *depuis deux* « *ans* à Monseigneur Colbert, Ministre Secrétaire d'Etat, « a été *tirée* » (Pièces et documents relatifs à la Tenure Seigneuriale, p. 359.)

Voilà, Messieurs, les preuves négatives : elles peuvent suffire. Quant aux preuves positives, elles sont loin de manquer.

En 1672, Frontenac regardait la découverte du Missis-sipi comme une entreprise à exécuter et il en chargeait Jolliet, « homme fort entendu en ces sortes de découvertes, « dit-il (1), et qui a été déjà jusqu'au près de cette rivière. »

(1) Lettre à Colbert, 2 Nov. 1672.

Puis dans une lettre du 14 novembre 1674, il ajoute : « Le Sr. Jolliet, que M. Talon m'a conseillé d'envoyer à la « découverte de la mer du Sud lorsque j'arrivay de France, « en est de retour depuis trois mois, et a *découvert* des pays « admirables......Il croit que par des Rivières qui......tom- « bent dans la *grande rivière qu'il a trouvée, qui va du Nord* « *au sud*.... on trouveroit des communications d'eaux, etc. »

La lettre qui accompagne les cartes invoquées en faveur de La Salle affirme hautement les prétentions de notre compatriote, sans que Frontenac songe à le contredire. Quelle que soit la date où elle a été écrite, elle détruit pour toujours les inductions qu'on a tâché de tirer des légendes. « Cette grande rivière...., dit Jolliet, porte le nom de « Colbert pour avoir été *découverte* en ces dernières années « 1673 et 1674 *par les premiers ordres que vous me donnâtes* « *etc.* [1]

Vous pardonnerez, Messieurs, cette espèce de digression, amenée—si j'ai besoin d'excuse—par la fête que nous célébrons. Il ne s'agit pas tant de revendiquer un héritage précieux laissé à la patrie, que de défendre la vérité historique systématiquement attaquée.

IV.

Après quelques mois employés à rédiger les mémoires et à dresser les cartes, nos deux découvreurs, que le succès et un égal courage en face du danger, avaient plus étroitement unis l'un à l'autre, se séparèrent pour ne plus se revoir.

Marquette retourna l'année suivante évangéliser les Illi-

(1) On pourrait aussi tirer des preuves péremptoires de la carte de Franquelin, dont une copie se trouve aux archives du Séminaire de Québec, et d'une carte de Jolliet, complètement inédite, et que je crois être la *véritable* carte de 1674. Voir Parkman, *Great West* p. 409, mais il faudrait une dissertation spéciale.

-nois, qu'il avait particulièrement pris en affection. Miné par les fatigues et la maladie, il ne put au retour atteindre sa chère mission de St. Ignace, ni recevoir l'adieu suprême de ses frères. Apercevant un tertre qui s'élevait doucement sur la rive orientale du Michigan, il fit arrêter le canot : là devait être le terme de ses courses. Il règle tous les détails de sa sépulture, entend la confession de ceux qui l'accompagnent, les embrasse pour la dernière fois, lui toujours calme, le sourire sur les lèvres, eux pleurant et suffoqués par la douleur : bientôt, comme absorbé dans une vision de lumière, il s'endort en invoquant cette Vierge qu'il avait toujours aimée.

Le P. Marquette occupera une place distinguée dans l'histoire de l'Eglise de l'Amérique : son nom pourrait ajouter encore de l'éclat à la Compagnie de Jésus, si déjà elle ne possédait tous les genres de gloire.

L'endroit où le P. Marquette fut enseveli a pris le nom du saint missionnaire. Pendant longtemps les sauvages et les voyageurs le visitèrent avec une religieuse vénération. (1)

Quant à Jolliet, il semble que le malheur va s'attacher à ses pas pour lui faire payer chèrement la gloire que la Providence vient de donner à son nom. Si l'on excepte les douces joies du foyer, où son épouse et sa famille lui montrèrent le plus tendre attachement, on peut dire que rien à peu près ne compensera les déceptions qui vont attrister le reste d'une carrière, où tout lui avait d'abord souri. Ce pays enchanteur que, le premier, il a fait connaître à sa patrie, et où peut-être il a rêvé un avenir heureux, il n'y reviendra jamais. L'entrée lui en sera interdite par des susceptibilités jalouses et intéressées.

Son retour s'était accompli heureusement : déjà il pou-

(1) Il faut lire dans le P. Dablon, *Nouvelles Relations, etc.*, les derniers instants du P. Marquette, et comparer ce récit avec celui de la mort de Socrate. La supériorité du héros chrétien n'est pas contestable : celle du narrateur ne l'est peut-être pas non plus.

vait apercevoir le pavillon flottant sur la citadelle de Montréal, quand un accident renverse son embarcation. Il perd les objets curieux qu'il rapportait de sa découverte, et tous ses papiers ; il voit périr ses hommes, et, pendant quatre heures à peu près, il lutte contre la mort, à laquelle il n'échappe que par une espèce de miracle.

Un accueil assez froid l'attend chez le Gouverneur. M. de Frontenac se trouvait dans toute l'excitation de sa querelle avec M. Perrot et l'abbé de Fénélon. Il semblait en vouloir à tout le monde, mais principalement à ceux qu'il soupçonnait d'estimer les Jésuites. Cavelier de la Salle, qui avait beaucoup contribué à soulever la tempête, exploitait ces préjugés dans l'intérêt de sa propre fortune. Aussi, M. de Frontenac annonça-t-il très-brièvement à la Cour la découverte du Mississipi et le retour de Jolliet, tandis qu'il recommandait avec chaleur celui qu'il considérait comme un instrument docile entre ses mains. La Salle fut anobli dès l'année suivante—1675—et bientôt il put se regarder comme le seigneur et maître du territoire découvert par son rival, et l'exploiter à son profit. Jolliet dut s'effacer pendant quelque temps. Si, dans la suite, on lui confia quelque expédition lointaine, ce fut à la demande de ses compatriotes, qui rendirent ainsi un hommage éclatant à son mérite et à son intégrité.

L'île d'Anticosti et d'autres seigneuries accordées si tardivement, malgré les priviléges retentissants de haute, moyenne et basse justice, étaient en réalité une récompense plus nominale que réelle.

Jolliet ne reçut aucune distinction de Louis XIV ; mais son nom peut certainement tenir lieu de brevet d'anoblissement. D'ailleurs sa nombreuse postérité a fourni à l'Etat et à l'Eglise des hommes dont le Canada sera toujours fier (1).

(1) Les familles Taché, Tachereau, Deschambault et Rigaud de Vaudreuil, le comptent pour l'un de leurs ancêtres. *Tanguay, Dictionnaire Généalogique.*

Jolliet mourut pauvre et complètement ignoré.

Personne, jusqu'à présent, n'a pu découvrir ni la date, ni le lieu, ni le genre de sa mort. Un seul événement devait remplir sa vie. Qu'importe le reste !

Sa mort a été obscure, son tombeau oublié, c'est vrai. Mais voici que nous lui élevons un monument plus durable que le marbre inerte. Non, ce n'est pas dans une fête séculaire, dans cet auditoire d'élite, dans le concours de tant d'illustrations nationales, que nous le plaçons—vous avouerez cependant qu'il ne manquerait pas de grandeur.—C'est dans l'intelligence, dans le cœur ardent de cette jeunesse qui vient s'asseoir sur les bancs où s'est assis Jolliet, que nous voulons graver sa gloire. Oui, elle y sera impérissable. Gardée soigneusement, transmise de générations en générations, comme une partie de l'héritage national, elle durera—quelles que soient les destinées politiques du Canada et des Etats-Unis. C'est à vous, élèves du Séminaire de Québec, de faire redire à la postérité que de votre patrie, de Québec, de cette maison, dirai-je, est sorti le DÉCOUVREUR DU MISSISSIPI.

FANTAISIE, FAUST

De M. JEHIN PRUME, exécutée par l'auteur.

LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI

ET LE P. MARQUETTE

POESIE DE CIRCONSTANCE

PAR M. A.-B. ROUTHIER,

Lue par l'auteur.

I.

Vous souvient-il du temps où la France chrétienne,
En tête des nations, comme une grande reine,
A travers les siècles marchait?
Les peuples saluaient sa démarche imposante,
Et devant la croix seule, humble et reconnaissante,
Sa noble tête se penchait.

Qu'elle était belle alors! Dans sa force féconde
Sa grande intelligence illuminait le monde
Des splendeurs de la vérité!
Son glaive flamboyait comme le soleil même,
Et l'on voyait reluire à son beau diadème
Un rayon d'immortalité.

Les oppresseurs tremblaient à son aspect terrible,
Et tous les opprimés dans son bras invincible
Trouvaient un ferme et prompt secours.
De l'univers chrétien elle sèchait les larmes,
Et l'Eglise louait et bénissait ses armes,
Que le succès suivait toujours.

A l'épouse du Christ elle restait unie:
La science et la foi croissaient dans l'harmonie
Comme deux sœurs à ses côtés.

Hâtant vers la grandeur sa marche toujours fière
Elle traçait au loin un rayon de lumière
Formé de célestes clartés.

Elle civilisait : mais c'était l'Evangile
Qu'elle donnait pour phare à la raison fragile
Des écrivains et des penseurs.
Et jusqu'au bout du monde, à travers les abîmes,
Elle envoyait partout ses apôtres sublimes
Donner au Christ des défenseurs.

Quand des peuples entiers de l'Europe infidèle
A l'Eglise arrachaient sa couronne éternelle
Et cessaient d'être ses enfants,
La France de saint Louis, sa fille plus soumise,
Voulait devenir mère et donner à l'Eglise
D'autres fils plus reconnaissants.

Le front illuminé d'une sainte auréole
Elle semait au loin la divine parole
Au delà des monts et des mers ;
Elle gardait au cœur la flamme apostolique,
Et pour grandir le champ de la foi catholique
Elle allait découvrir un nouvel univers.

II.

Par delà l'horizon et l'océan immense
Venaient de se lever des mondes inconnus ;
Et des hommes atteints de sublime démence
Sur leurs rives sans nom promenaient leurs pieds nus.
Une croix à la main ils passaient sur la grève
Traçant dans l'ombre épaisse un rayon lumineux ;
Ils passaient, comme on voit, lorsque la nuit se lève,
Des astres voyageurs dans un ciel nuageux.
Devant eux s'étendaient des solitudes mornes,

Des fleuves déployant leurs sauvages grandeurs,
De grands lacs, mugissant comme des mers sans bornes.
Des forêts prolongeant leurs sombres profondeurs.
Tout était riche et grand dans ces mondes sauvages :
Le soleil les couvait de ses rayons dorés,
Et la fécondation dans la suite des âges
Avait accumulé des trésors ignorés.
Le désert verdoyant et l'immense prairie
Ondulaient sous la brise ainsi que des moissons ;
La montagne boisée et la plaine fleurie
Souriaient au soleil et mêlaient leurs chansons.
Des sables d'or roulaient sur le lit des rivières ;
Au milieu des rochers brillaient les diamants ;
Les marbres attendaient, au fond de leurs carrières,
Que l'art les transformât en riches monuments.
Quels pays enchantés ! Quelle grande nature !
Au nord, le Saint-Laurent, un fleuve sans égal,
Enlaçait avec grâce, ainsi qu'une ceinture,
Notre vaste pays de ses flots de cristal ;
Tantôt majestueux comme un lion d'Afrique
Promenant son pas lent au milieu des déserts,
Et tantôt ressemblant à la furie antique,
Lançant en mugissant ses vagues dans les airs ;
Dans ses bonds furieux ébranlant les collines
Et roulant sur ses bords des quartiers de rochers,
Ou creusant dans son lit de profondes ravines
Dont le gouffre grondant effrayait les nochers.

Plus loin, vers le couchant, un autre fleuve immense,
Tranquille dans sa force, et plein de majesté,
A travers les déserts serpentait en silence,
Répandant la richesse et la fécondité.
Dans l'occident lointain il avait pris sa source,
Et, comme entrevoyant la longueur du chemin,
Ou tel qu'un voyageur fatigué de sa course,

Il marchait à pas lents, sûr de son lendemain.
Il semblait se soustraire aux regards des profanes,
Ne cherchait pas le bruit ni les grands horizons,
Mais faisait cent détours au milieu des savanes,
Comme un serpent qui glisse à travers les gazons.
Il était large et beau, mais dans son attitude
Il avait je ne sais quoi de trop nonchalant ;
Trop ami du repos et de la solitude,
On eût pu l'appeler le monarque indolent.
Il promenait son faste au milieu de ses terres,
Etalant sa richesse, élargissant ses bords,
Recevant ses nombreux et riches tributaires,
Qui venaient dans son sein répandre leurs trésors
Et de son beau royaume agrandir la puissance.

Or, l'Europe ignorait, il y a deux cents ans,
De ce fleuve géant la paisible existence ;
Et les peuples indiens étaient les seuls passants
Dont il voyait alors errer les caravanes.
Qui donc allait enfin être assez courageux
Pour percer les forêts, traverser les savanes,
Sillonner les grands lacs et les marais fangeux
Au milieu de périls et d'obstacles sans nombre ?
Quel homme de génie allait enfin surgir,
Et franchir l'inconnu, cette muraille d'ombre
Qui toujours du passé sépare l'avenir ?
—Ah ! cette gloire était réservée à la France,
Qui, dans cet âge d'or, accaparait l'honneur
De porter aux nations vivant dans l'ignorance,
La science de Dieu, la paix et le bonheur.

Un jour que le soleil, dans sa gloire sereine
Se levait radieux, le vieux Meschacébé
Se sentit tressaillir d'une émotion soudaine :
Un canot sillonnait son dos large et courbé,
Monté par des marins inconnus sur sa plage.

D'un costume bizarre ils étaient revêtus,
Leur visage était pâle, étrange leur langage ;
Mais sur leurs fronts brillaient la gloire et les vertus.
C'étaient nos deux héros, Jolliet et Marquette,
Qui découvraient enfin le vieux *Père des-Eaux*
Etendu mollement au milieu des roseaux.
Au nom de leur patrie ils faisaient sa conquête
Et l'assujettissaient au sceptre de leur roi.
Au nom auguste et saint de l'Eglise Romaine
Ils plantaient sur ses bords l'étendard de la Foi :
Ouvrant aux confesseurs une plus vaste arène,
Au zèle apostolique un théâtre plus grand.

Le fleuve se taisait. Le soleil plus ardent
De ses gerbes de feux inondait la savane,
Et jusqu'au fond des bois il avait déjà lui ;
Les nuages flottants sur le ciel diaphane
Entrouvraient leurs rideaux de pourpre devant lui.
Dans la plaine passaient des brises parfumées,
Et les foins balancés au souffle matinal
Gazouillaient doucement comme un chant des almées.
Le grand cèdre, dressant son cône vertical,
Elevait dans les cieux sa tête solennelle
Et de loin paraissait comme une sentinelle
Montant la garde au bord du grand fleuve endormi.
A distance flottaient des îles verdoyantes
Que la lame berçait et couvrait à demi,
Et qui, dans la lumière, apparaissaient brillantes,
Comme dans un collier des perles chatoyantes,
Ou comme en un jardin des corbeilles de fleurs.
Quelques bosquets épars étalaient leur verdure,
Les oiseaux déployaient leurs plus riches couleurs ;
Au concert matinal ils mêlaient leur voix pure :
La nature chantait l'hymne à son Créateur.
Et les héros chrétiens, inondés d'allégresse,

Baisant avec transport le rivage enchanteur,
Célébrèrent de Dieu l'éternelle jeunesse !
Tous deux agenouillés, ils plantèrent la croix,
Rendant grâce au Seigneur d'avoir sauvé leur vie ;
Et, levant leurs regards vers la sainte patrie,
Ils prièrent longtemps, disant : *credo*, *je crois !*

III.

Dix-huit mois sont passés, et le Père Marquette
Pour la seconde fois revient de visiter
Cet immense pays dont il fit la conquête
Et qu'au prix de son sang il voudrait racheter.

Il est seul cette fois. Son compagnon d'études,
De voyages lointains, de périls, de travaux,
Jolliet vogue au loin sous d'autres latitudes
Et s'en va découvrir des rivages nouveaux.

Sur les bords du grand lac Michigan, il chemine,
Cherchant encore au loin quelque âme à secourir.
Mais une maladie incurable le mine ;
Sa force l'abandonne : il sent qu'il va mourir.

Mourir ! Il n'est pourtant qu'au début de la vie :
C'est à peine, mon Dieu, s'il a trente-sept ans !
Mais ne le plaignons pas : il est digne d'envie,
Devant lui le ciel ouvre un éternel printemps.

N'écoutant que son cœur il veut marcher encore,
Mais son cœur généreux le trahit vers le soir.
Hélas ! il sent grandir le mal qui le dévore,
Et sur le bord du lac il est allé s'asseoir.

Les oiseaux dans les bois entonnaient leurs ramages ;
Le soleil descendait triste sous l'horizon
Qui refermait sur lui ses portes de nuages,
Comme sur un monarque une obscure prison.

C'était un soir de mai : la lune, faible et pâle,
Ne se promenait plus dans le ciel azuré.
Elle s'était cachée ; et le flot, comme un râle,
Expirait doucement sur le sable doré.

Le grand lac ondulait, et ses vagues plus sombres
Roulaient sur ses pieds nus leurs plis harmonieux ;
Elles se succédaient et formaient dans les ombres
Un cortége bruyant, triste et mystérieux.

Un nuage roulait sur le fond du ciel morne
Comme un drap mortuaire au-dessus du martyr,
La nature muette et le désert sans borne
Assistaient éplorés à son dernier soupir.

Bientôt allait sonner l'heure de l'agonie.
Un vent doux et léger sur sa tête passait ;
La nature était belle et pleine d'harmonie :
Devant la mort du juste elle s'attendrissait.

Diamants merveilleux de l'écharpe éternelle,
Astres qui vous bercez dans des mers de saphir,
Si vous avez une âme, elle n'est pas plus belle
Que l'âme de nos saints à leur dernier soupir !

L'apôtre conserva le sourire de l'ange
En regardant la porte éternelle s'ouvrir ;
Et ses yeux éblouis d'une vision étrange
Virent se dérouler les siècles à venir.

Il vit pendant longtemps notre belle patrie
Prospérer et grandir à l'ombre des autels,
Et pour la protéger notre race aguerrie
Se couvrir aux combats de lauriers immortels.

Mais comme il fut saisi d'une horrible souffrance
Quand il vit les pays qu'il avait découverts
Violemment arrachés au sceptre de la France,
Moins d'un siècle plus tard accablé, de revers ;

Quand il vit son drapeau trahi par la victoire,
Aux bords du Saint-Laurent marchant sur des tombeaux ;
Puis, déchiré, noirci, mais rayonnant de gloire,
Repassant l'Atlantique en glorieux lambeaux !

Mais plus tard...... O bonheur ! les races étrangères
Déposaient à nos pieds la morgue du vainqueur ;
Et, joignant nos destins, nous devenions tous frères,
Marchant vers l'avenir avec un même cœur.

Puis ses yeux étonnés virent sur les rivages
Du fleuve qu'il avait découvert pour son Dieu,
De splendides cités et de riches villages,
Et des peuples sans nombre affluant dans ce lieu.

Et partout le progrès ouvrant ses grandes ailes,
Couvant et fécondant la plaine et les déserts,
Défrichait et peuplait ces régions si belles,
Et les villes lançaient leurs dômes dans les airs.

Au milieu des forêts passaient avec vitesse
Des charriots emportés sur des ailes de feu ;
Mais hélas ! ce pays, où tout était jeunesse,
Avenir et grandeur, méconnaissait son Dieu !

Ce glaive transperça l'âme du saint apôtre ;
Mais son œil s'élançant plus loin dans l'avenir,
Après cette vision en vit passer une autre
Que les siècles verront peut-être s'accomplir :

Il vit le Canada, devenu missionnaire,
Chez les peuples voisins semant la vérité,
Leur montrant la grandeur au sommet du Calvaire,
Sous l'aile de la Croix plaçant la Liberté.

Des bords du Saint-Laurent au golfe du Mexique,
Il vit la foi s'étendre et guérir de ses maux
Un grand peuple mourant ; et l'arbre catholique
De l'une à l'autre mer étendant ses rameaux.

Ce spectacle jeta l'apôtre dans l'extase.
Il s'écria : « Jésus ! enfin voilà ton jour ! »
Ce fut son dernier acte et sa dernière phrase.
Son âme s'envola dans un élan d'amour !...

C'était un soir de mai : la lune, faible et pâle,
Ne se promenait plus dans le ciel azuré.
Elle s'était cachée ; et le flot, comme un râle,
Expirait doucement sur le sable doré.

(A) BERCEUSE, MUSIQUE DE REBER,

(B) RONDE DES LUTINS, MUSIQUE DE BAZZINI,

Exécutées par M. Jéhin Prume.

CANTATE DE CIRCONSTANCE

PAR M. L.-J.-C. FISET.

Chœur et Orchestre sur les motifs du 1er *Chœur d'Athalie de* MENDELSSOHN.

LE CHOEUR.

Les siècles ont passé sur leur noble poussière ;
Mais qu'ils vivent toujours dans vos cœurs généreux !
Que pour eux vers le Ciel monte votre prière !
Amis, célébrons nos aïeux!

UNE VOIX.

Grande au temps de ses rois, la France,
Consacrant à son Dieu ses travaux, sa puissance,
Sur nos bords vint planter la croix !....
Le sang de ses martyrs éprouva sa constance ;
Le sang de ses soldats illustra sa vaillance :
France, qu'as tu fait de tes rois ?

LE CHOEUR.

Les siècles ont passé sur leur noble poussière ;
Mais qu'ils vivent toujours dans vos cœurs généreux !
Que pour eux vers le Ciel monte votre prière !
Chantons, célébrons nos aïeux !

UNE VOIX.

De nos héros qui compterait le nombre !
Prêtres, guerriers ou laboureurs....
L'oubli les voilait de son ombre;
Mais entr'ouvrant les cieux pour les couvrir de fleurs,
Laval, brillant soleil, éclaire un passé sombre !

UNE AUTRE.

Parmi tant de hauts faits dont l'histoire s'encombre
Quel nom choisir pour sujet de nos chants ?
Montcalm vaincu, vaisseau qui sombre,
Ou Lévis couronné de lauriers triomphants ?

UNE AUTRE.

Carillon, Carillon, tout rayonnant de gloire,
Ta devise emflammait le cœur de nos aïeux
Quand au combat, jeunes et vieux,
Fiers de leur chef, ils couraient sous ses yeux
Chercher la mort ou forcer la victoire !
C'est toi, toi seul que nous voulons chanter,
Toi dont le souvenir savait épouvanter
La multitude envahissante !.....
Dis-nous les noms de tous ces combattants.....
Dis leurs faits d'armes éclatants,
Orgueil d'une race naissante !

UNE AUTRE.

Réservons ces accens pour les temps orageux
Où nos jeunes soldats sauveront la frontière !
Retraçons dans ce jour heureux
De notre Jolliet la modeste carrière !

LE CHŒUR.

O Jolliet ! entends nos vœux ! -
O Marquette ! inspire notre âme !
Que vos vertus d'une nouvelle flamme
Embrasent à jamais le cœur de nos neveux !

UNE VOIX.

Par le devoir, par la science unis,
Ils franchissent les monts, les déserts infinis.....
Bravant la faim, la mort, ils suivent en silence,
Sous l'œil de Dieu, les bords d'un fleuve immense.

LE CHOEUR.

O Jolliet ! entends nos vœux !

UNE VOIX.

Enfin le ciel sourit à leur destin !
Plus belle à leurs regards qu'un rayon du matin,
Sur l'horizon qui brille où le jour la décèle,
La mer là-bas se dessine, étincelle......

LE CHOEUR.

O Jolliet ! entends nos vœux !
O Marquette ! inspire notre âme !
Que vos vertus d'une nouvelle flamme
Embrasent à jamais le cœur de nos neveux !

UNE VOIX.

Ville où mourut Champlain, de ton passé sois fière :
Dans ton sein tu vis naître un nouveau Magellan !
De chemins inconnus écartant la barrière,
Il te guida vers l'océan.
Son sang, plus tard, dotera ton histoire
D'un grand pontife, héritier de sa gloire,
Qui bénira tes fils à l'ombre du saint lieu......
Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu !

LE CHOEUR.

O Jolliet ! entends nos vœux !
O Marquette ! inspire notre âme !
Que vos vertus d'une nouvelle flamme
Embrasent à jamais le cœur de nos neveux !

LE CHOEUR.

Les siècles ont passé sur leur noble poussière ;
Mais ils vivront toujours dans vos cœurs généreux !
Que pour eux vers le ciel monte votre prière !
Chantons, célébrons nos aïeux !

POESIE DE CIRCONSTANCE

DE M. L.-H. FRECHETTE.

Lue par l'auteur.

I

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons!

Juin brillait. Sur les eaux, dans l'herbe des pelouses,
Sur les sommets, au fond des profondeurs jalouses,
L'Eté fécond chantait ses sauvages amours.
Du Sud à l'Aquilon, du Couchant à l'Aurore,
Toute l'immensité sèmblait garder encore
La majesté des premiers jours.

Travail mystérieux! Les rochers aux fronts chauves,
Les pampas, les bayous, les bois, les antres fauves,
Tout semblait tressaillir sous un souffle effréné;
On sentait palpiter les solitudes mornes,
Comme au jour où vibra dans l'espace sans bornes
L'hymne du monde nouveau-né.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encor de servage,
Dépliait ses anneaux de rivage en rivage,
Jusques aux golfes du Midi.

Echarpe de Titan sur le globe enroulée,
Le colosse épanchait sa nappe immaculée
Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion,
Baignant la steppe aride et les bosquets d'orange,
Et mariant ainsi, dans un hymen étrange,
L'Equateur au Septentrion.

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre,
Fier du grand pin touffu qui lui verse son ombre,
Le Roi des eaux n'avait encore, en aucun lieu
Où l'avait promené sa course vagabonde,
Déposé le tribut de sa vague profonde
Que devant le soleil et Dieu !......

II

Jolliet ! Jolliet ! quel spectacle féerique
Dut frapper ton regard, quand ta nef historique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu !
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre !
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,
Dut resplendir sur ton front nu !

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,
Le regard rayonnant d'audace satisfaite,
La main tendue au loin vers l'Occident bronzé,
Prendre possession de ce domaine immense,
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,
Et du monde civilisé !

Puis, bercé par la houle, et bercé par ses rêves,
L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves,
Humant l'âcre parfum des grands bois odorants,
Rasant les îlots verts et les dunes d'opale,
De méandre en méandre au fil de l'onde pâle,
Suivre le cours des flots errants !

A son aspect, du sein des flottantes ramures,
Montait comme un concert de chants et de murmures ;
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,
S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle
Dans le pli lumineux des eaux.

Et, pendant qu'il allait voguant à la dérive,
L'on aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,
En arceaux parfumés penchés sur son chemin
Saluaient le héros dont l'énergique audace
Venait de buriner le nom de notre race
Aux fastes de l'esprit humain !

III

O grand Meschacébé !—voyageur taciturne,
Bien des fois, aux rayons de l'étoile nocturne,
Sur tes bords endormis, je suis venu m'asseoir ;
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,
J'ai souvent, du regard, suivi d'étranges formes
Glissant dans les brumes du soir.

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,
Du fatal De Soto passer les cavalcades,
En jetant au désert un défi solennel !
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,
Impatient d'offrir un monde à sa patrie,
Et des âmes à l'Eternel !

Parfois, sous les taillis, ma prunelle trompée
Croyait voir de La Salle étinceler l'épée ;
Et parfois, groupe informe allant je ne sais où,
Devant une humble croix,—ô puissance magique !—
De farouches guerriers à l'œil sombre et tragique,
Passer en pliant le genou !

Et puis, berçant mon âme aux rêves des poètes,
J'entrevoyais aussi de blanches silhouettes,
Doux fantômes flottant dans le vague des nuits,
Atala, Gabriel, Chactas, Evangeline,
Et l'ombre de René, debout sur la colline,
Pleurant ses immortels ennuis.

Et j'endormais ainsi mes souvenirs moroses .....
Mais de ces visions poétiques et roses,
Celle qui plus souvent venait frapper mon œil,
C'était, passant au loin dans un nimbe de gloire,
Le hardi pionnier dont notre jeune histoire
Redit le nom avec orgueil.

IV

Jolliet ! Jolliet ! deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas, d'un seul trait, sur la carte du monde,
Ces vastes régions, zône immense et féconde,
Futur grenier du genre humain !

Deux siècles sont passés, depuis que ton génie
Nous fraya le chemin de la terre bénie
Que Dieu fit avec tant de prodigalité,
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe,
Pour les déshérités de tous les coins du globe,
Du pain avec la liberté !

Oui, deux siècles ont fui ! La solitude vierge
N'est plus là. Du progrès le flot montant submerge
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
Où le désert dormait, grandit la métropole ;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit !

Plus de forêts sans fin : la vapeur les sillonne !
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne ;
L'enfant de la nature est évangélisé ;
Le soc du laboureur fertilise la plaine ;
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine
Nourrit le vieux-monde épuisé !

Des plus purs dévoûments merveilleuse semence !
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense,
O Jolliet, et vous, apôtres ingénus,
Humbles soldats de Dieu, sans reproche et sans crainte,
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte
Dans ces parages inconnus ?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,
Vous fûtes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité......
Gloire à vous tous ! du Temps franchissant les abîmes,
Vos noms environnés d'auréoles sublimes
Iront à l'immortalité !

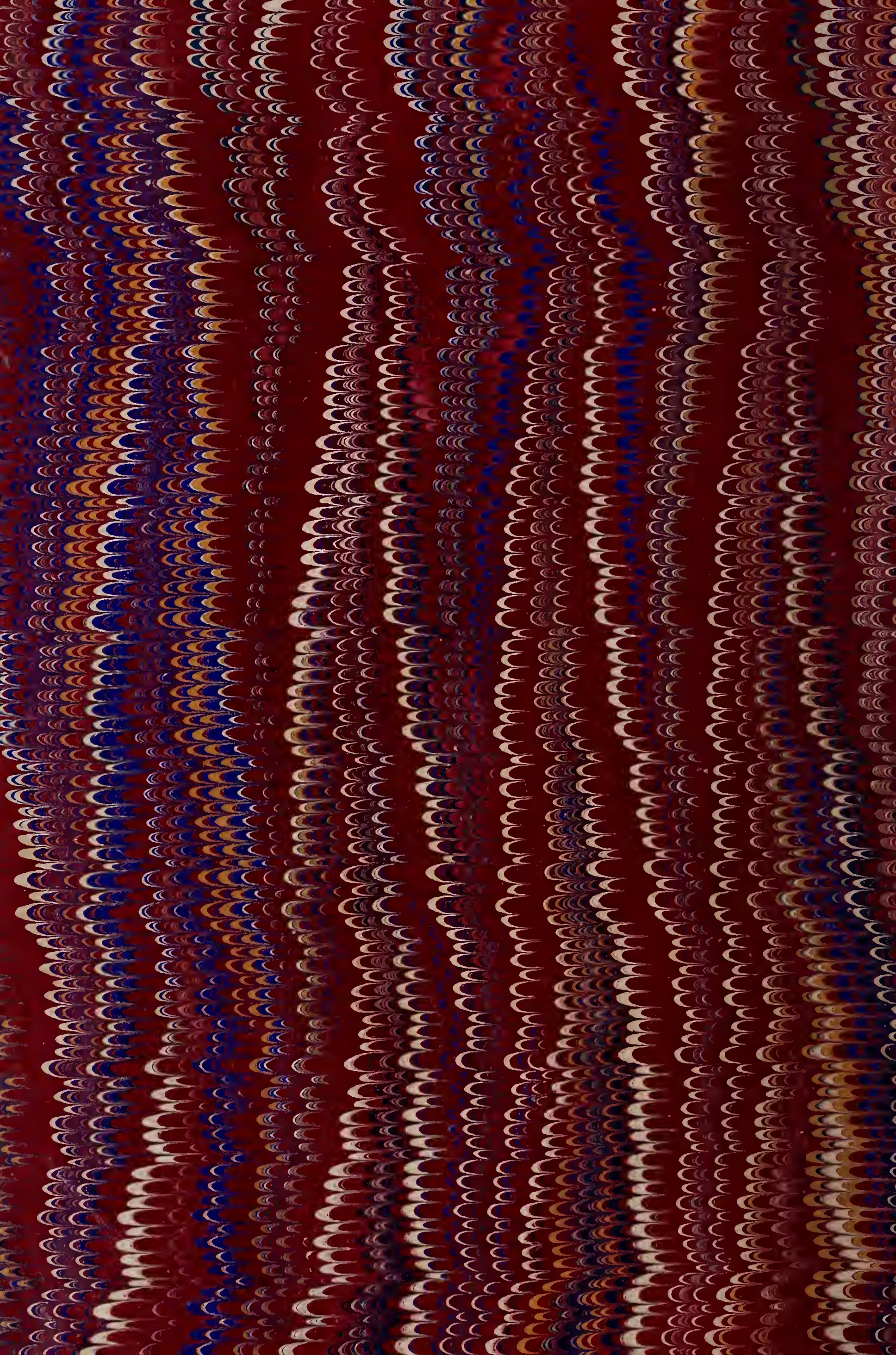
V

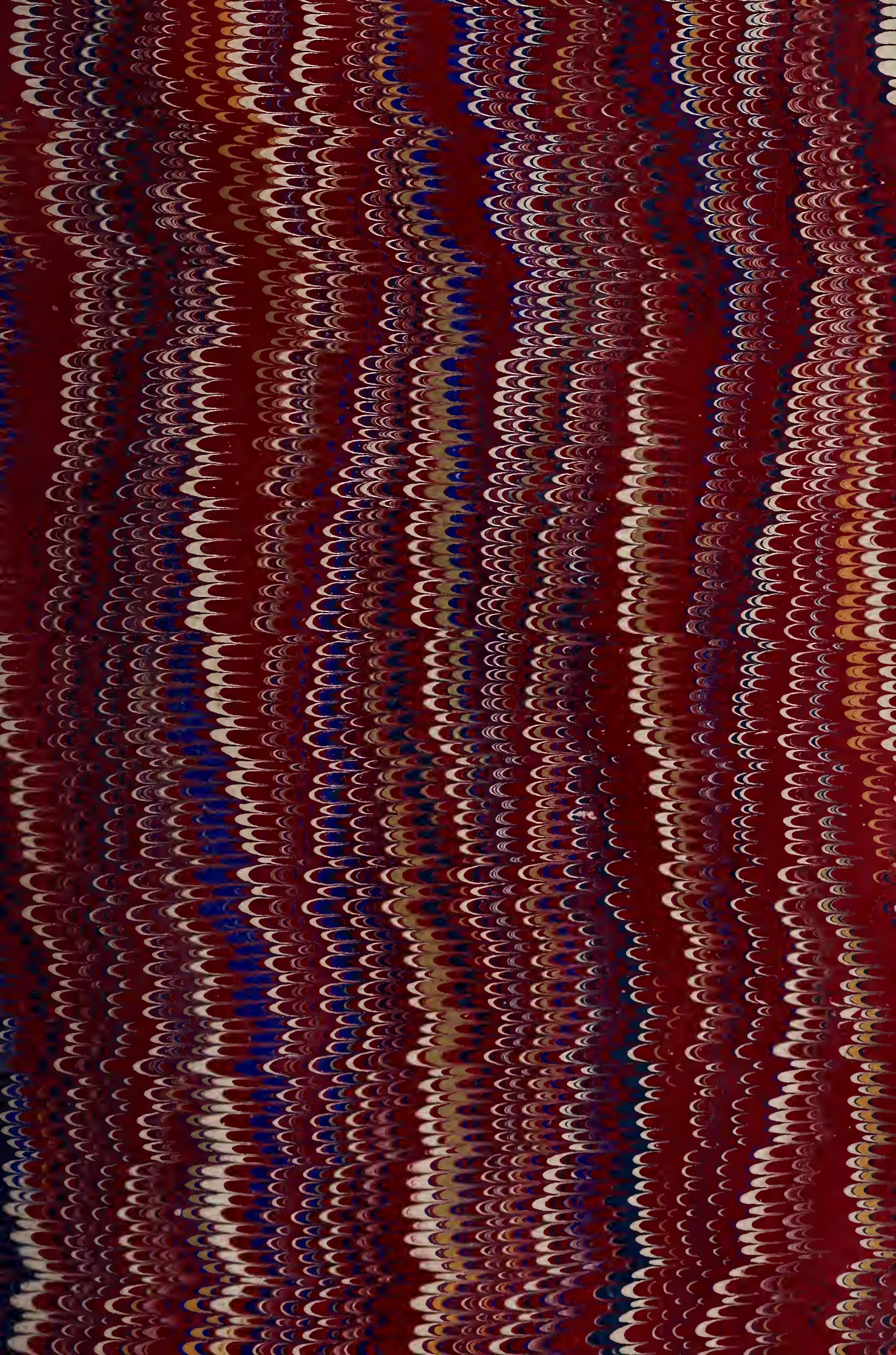
Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien qu'on aime avec idolâtrie,—
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,—
Les yeux sur l'avenir, ô terre fortunée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux !

BALLET DE FAUST, GOUNOD

MM. Prume, Lavigne, Paré et Gauvreau, M. E. Gagnon au piano.

GOD SAVE THE QUEEN.







LIBRARY OF CONGRESS
0 014 542 109 3